Ne me promets pas le silence

L'harmonie n'exige pas que l'un de nous se taise



Laura Bellini

Ne me promets pas le silence

L’harmonie n’exige pas que l’un de nous se taise

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384904411

ALL-IN Rafał Płonkowski

TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Les conditions acoustiques.....10
Chapitre 2 - Les règles de la proximité 21
Chapitre 3 - Ce qui ne s'entend pas..... 35
Chapitre 4 - Au-delà de la partition 47
Chapitre 5 - Le droit d'avancer à son propre rythme 62
Chapitre 6 - Le son entre nous..... 72
Chapitre 7 - Entre les mots prononcés et les silences 84
Chapitre 8 - Dans mon univers..... 94
Chapitre 9 - Le risque de trouver une harmonie commune.....108
Chapitre 10 - Bien au-delà des notes 119
Chapitre 11 - Un matin sans promesses.....130
Chapitre 12 - Les résultats absents du tableau 141
Chapitre 13 - Le prix d'une décision.....154
Chapitre 14 - Ce que nous avons peur de perdre 166
Chapitre 15 - Tout ce que tu ne m'as pas dit..... 177
Chapitre 16 - La limite que je ne franchirai plus 191
Chapitre 17 - Quand il ne reste que la vérité 202
Chapitre 18 - Le premier pas sans garantie..... 211
Chapitre 19 - L'harmonie exige du courage 225
Chapitre 20 - Ne me promets pas le silence 235

INTRO

Dans une salle de concert, le plus facile était d'entendre ce qui n'aurait jamais dû s'y trouver.

Ce matin-là, c'était un claquement sec, sur la droite de la scène, qui revenait après chaque applaudissement avec un retard si infime que la plupart des gens l'auraient confondu avec le son lui-même. Moi, je l'entendais parfaitement. Je me tenais au milieu de la salle vide, un dossier sous le bras et un crayon entre les doigts, en essayant de me convaincre qu'il ne s'agissait que d'un écho laissé par l'équipe qui avait évacué les anciennes chaises la veille. En réalité, je savais que ce claquement risquait de faire échouer tout le projet sur lequel je travaillais depuis trois semaines.

Sur le plan étalé sur les fauteuils du premier rang, j'avais dessiné la nouvelle disposition de l'orchestre : le piano légèrement rapproché du centre, les cordes disposées en un demi-cercle délicat, les instruments à vent un peu plus en retrait pour qu'ils ne couvrent pas la phrase de la soliste. Je ne voulais ni reconstruire la scène de fond en comble ni transformer cette salle en un espace moderne et aseptisé. Son caractère résidait dans le bois, les proportions et cette manière si particulière dont le son revenait vers celui qui l'avait produit avant même de s'être complètement éteint. Les travaux devaient la sauver, pas effacer ce qu'elle était.

J'avais quarante ans et suffisamment d'expérience pour savoir que le mot « vision » servait souvent de joli nom à l'obstination de quelqu'un. Pourtant, je n'avais aucune intention d'abandonner mon projet simplement parce qu'une personne portant un casque de chantier le jugerait contraignant. On m'avait invitée à élaborer le concept

musical de la réouverture de la salle. Pas à débarquer à la fin des travaux, à admirer des murs fraîchement rénovés et à adapter un programme musical à des choix déjà faits, sans que personne ne prenne le moindre risque.

J'ai glissé mon crayon derrière mon oreille et je suis montée sur scène. À l'endroit où le violoncelle devait prendre place, j'ai frappé une fois dans mes mains, puis une seconde. Le son est revenu de manière irrégulière. J'ai déplacé une chaise d'un demi-mètre, répété l'expérience et immédiatement perçu la différence. C'était précisément pour cette raison que j'avais besoin d'accéder à la salle avant le début de la prochaine phase des travaux. Sur le papier, on pouvait déplacer n'importe quel élément sans conséquence. Dans la réalité, un seul élément mal positionné suffisait à couper le souffle à la musique.

— Si vous avez l'intention de déplacer le mobilier, veuillez d'abord en informer l'équipe.

La voix venait de l'entrée de la salle. Je me suis retournée trop brusquement et mon crayon est tombé sur les planches de la scène. Un homme se tenait dans l'allée entre les rangées, sans casque, vêtu d'un manteau sombre, un rouleau de plans sous le bras. Il n'avait pas l'air d'être venu admirer l'avancement des travaux. Son visage était calme et son regard attentif, celui d'un homme habitué à vérifier que la réalité correspond bien à ce qui a été promis sur le papier.

— Je ne déplace pas le mobilier. Je vérifie une disposition, ai-je répondu.

— Une chaise fait partie du mobilier.

— Et une scène n'est pas un musée.

Le coin de sa bouche a légèrement bougé, mais il n'a pas vraiment souri. Il s'est approché de quelques pas et s'est

arrêté près du premier rang. Il n'est pas monté sur scène sans y avoir été invité. J'ai remarqué ce détail, même si je ne voulais pas lui accorder d'importance.

— Kazimierz Las, s'est-il présenté. Je suis responsable de l'acoustique sur ce projet.

— Ludwika Gaj. Je suis responsable de faire en sorte qu'après les travaux, les gens aient une bonne raison de revenir ici.

— C'est un programme ambitieux.

— Le vôtre semble assez vaste également.

Cette fois, il a véritablement souri, brièvement, sans chercher à désamorcer ma remarque. Il avait quelque chose qui rendait difficile de le classer trop vite : il ne se précipitait pas pour répondre, mais ne faisait pas non plus semblant de ne pas avoir entendu la provocation. Au lieu de me regarder, il a examiné le plan posé sur un fauteuil.

— Vous souhaitez rapprocher les cordes du mur latéral ?

— De quelques dizaines de centimètres. La soliste n'aura ainsi plus à lutter contre le piano pour trouver sa place.

— Et le son réfléchi par cette surface lui reviendra avec un certain décalage.

— C'est précisément ce que je veux vérifier.

— Je n'ai pas dit qu'il était interdit de faire des essais. J'ai dit qu'on ne pouvait pas présumer du résultat.

Cela m'agaçait qu'il ait raison sur ce point précis. Ce qui m'agaçait encore davantage, c'était le ton avec lequel il l'avait dit : sans supériorité, sans le moindre soupçon de leçon de morale. Il ne me donnait aucune raison commode de l'ignorer.

— Vous avez des mesures ? ai-je demandé.

Il a regardé la scène pendant quelques secondes, comme s'il en évaluait non seulement les dimensions, mais aussi ce qu'il était encore possible d'en préserver. Puis il a déroulé l'un de ses plans. J'ai aperçu une coupe de la salle, des indications concernant les panneaux et plusieurs annotations au crayon rouge. L'un des chiffres était entouré, mais la feuille a glissé sous sa main avant que je puisse lire la description correspondante.

— J'ai des données préliminaires, a-t-il répondu. Il me manque encore une mesure, dans des conditions proches de la configuration définitive.

— Quand ?

— Lorsque la salle sera prête pour les essais.

— Il sera peut-être trop tard pour modifier la disposition.

— Et votre proposition pourrait coûter très cher si nous découvrons qu'elle nécessite une modification du mur.

Il n'y avait aucune menace dans sa voix. Seulement une limite qu'il n'était pas prêt à franchir pour me faciliter le travail. J'ai ressenti de l'irritation, mais sous cette irritation est apparu quelque chose de beaucoup moins pratique : de la curiosité. Il ne cherchait pas à remporter la conversation. Il voulait que je voie le problème avant de le considérer comme un obstacle.

— Je ne vous demande pas de donner votre accord à l'aveugle, ai-je dit. Je demande simplement qu'on me laisse tester une solution avant de la rejeter.

— Dans ce cas, nous devons définir précisément ce que nous allons tester.

— Nous ?

— Si je suis responsable de l'acoustique et vous de la musique, quelqu'un doit veiller à ce que nous ne travaillions pas sur deux salles différentes.

Sa remarque était plus raisonnable que je ne voulais bien l'admettre. J'ai regardé le plan, puis je me suis tournée vers lui. J'ai remarqué une légère trace de poussière sur le revers de sa manche et une fatigue qu'il ne cherchait à dissimuler ni derrière la précipitation ni derrière une assurance professionnelle. Je ne savais pas encore si c'était un homme avec lequel il serait possible de trouver un terrain d'entente, mais pour la première fois de la matinée, j'ai pensé que cela valait peut-être la peine d'essayer.

— J'ai une répétition avec un quatuor vendredi, ai-je expliqué. Si nous n'avons pas défini la disposition d'ici là, je perdrai mon créneau et mes musiciens.

— De mon côté, j'ai une équipe qui condamnera l'accès à la partie latérale de la scène lundi. Si je vous promets aujourd'hui quelque chose que le bâtiment ne pourra pas supporter, nous perdrons bien plus qu'un simple créneau.

Je n'ai pas répondu tout de suite. Une lumière pâle entrait par les hautes fenêtres et révélait la poussière qui flottait au-dessus des rangées de fauteuils. La salle semblait suspendue entre ce qu'elle avait été et ce que quelqu'un voulait en faire. J'avais mon propre projet, des personnes qui attendaient une décision et trop peu de temps pour laisser la prudence de quelqu'un d'autre se transformer en immobilisme. Lui avait des mesures qu'il ne souhaitait pas encore me montrer dans leur intégralité, ainsi qu'une responsabilité qu'il n'avait aucune intention de me faire porter à sa place.

J'ai rassemblé les feuilles posées sur le fauteuil. L'une d'elles, celle sur laquelle j'avais dessiné le demi-cercle des cordes, s'était collée au bois à cause de l'humidité. Kazimierz a tendu la main, puis s'est arrêté à mi-chemin, attendant que je décide moi-même si je voulais de son aide. Je lui ai tendu un coin du plan. Il l'a maintenu avec précaution, sans toucher mes doigts.

— Demain, à huit heures ? a-t-il proposé. Nous ferons des essais avec plusieurs dispositions. Sans promettre que l'une d'elles sera retenue.

— À huit heures, j'ai rendez-vous avec le chef d'orchestre.

— À neuf heures ?

— À neuf heures, je peux être ici.

— Très bien.

Il a enroulé ses plans et s'est dirigé vers la sortie latérale. Il ne s'est pas retourné et je ne l'ai pas rappelé pour lui demander ce que signifiait le chiffre entouré. Pas encore. Je suis restée sur scène avec un projet qui n'était désormais plus exclusivement le mien, et avec le pressentiment désagréable que la partie la plus difficile de cette rénovation ne consisterait pas à convaincre le bâtiment de produire un son différent.

Le plus difficile serait peut-être de déterminer combien de vérité nous étions capables de nous dire avant que chacun de nous commence à défendre sa propre version du silence.

Chapitre 1 - Les conditions acoustiques

Le lendemain, je suis arrivée à la salle de concert quelques minutes avant neuf heures. Mon rendez-vous avec le chef d'orchestre s'était terminé plus tard que prévu, mais j'avais tout de même eu le temps de relire mes notes et d'apporter deux corrections au plan. Je ne voulais pas commencer notre conversation en ayant à justifier mon emploi du temps. J'avais suffisamment d'arguments pour ne pas avoir besoin de me trouver des excuses supplémentaires.

Kazimierz m'attendait sur scène. Cette fois, il portait un pull sombre et une chemise aux manches retroussées. À côté de lui se trouvaient deux pieds de mesure, un petit haut-parleur et une mallette contenant des appareils dont je n'avais pas l'intention de deviner la fonction. Sur l'un des fauteuils reposait son rouleau de plans, maintenu en place par une équerre métallique.

— La ponctualité n'est pas votre point fort ? demanda-t-il lorsque j'entrai.

Je consultai ma montre.

— Il est neuf heures moins deux.

— C'est précisément pour cela que je l'ai dit.

— Et c'est précisément pour cela que je ne me suis pas encore mise à me défendre.

Il esquissa un léger sourire et désigna la scène.

— J'ai préparé trois variantes de mesure. J'aimerais que nous commencions par la disposition que vous avez proposée, mais sans rien déplacer de manière définitive.

— Je n'avais pas prévu de visser les chaises au sol.

— Parfait. Nous avons donc déjà trouvé un premier terrain d'entente.

Je posai mon dossier au bord de la scène et sortis mon plan. La veille au soir, j'avais affiné la disposition en tenant compte des remarques que Kazimierz avait eu le temps de formuler. Je n'avais pas modifié le concept principal. J'avais simplement déplacé le piano d'une dizaine de centimètres et conservé la disposition des cordes que je jugeais la plus favorable à l'ensemble.

Kazimierz se pencha sur le dessin. Il ne fit aucun commentaire dans l'immédiat, se contentant de le comparer à sa propre coupe de la salle. Dans sa manière de travailler, quelque chose m'agaçait autant que cela m'intriguait. Il ne considérait pas le papier comme une preuve définitive. Il le vérifiait, comme si chaque ligne devait encore justifier sa présence.

— Pourquoi le piano ici ? demanda-t-il.

— Parce que la soliste aura un meilleur contact visuel avec le chef d'orchestre. Dans la disposition actuelle, elle doit tourner la tête pour voir ses gestes. Sur les phrases longues, cela devient gênant.

— Et si nous le déplacions dans l'autre sens ?

— Nous perdrions de l'espace pour le violoncelle.

— Nous pourrions modifier son angle.

— Nous pourrions aussi installer le violoncelle sur le balcon, mais je doute que le musicien apprécie beaucoup cette idée.

Kazimierz s'écarta du plan et me regarda avec amusement.

— Vous négociez toujours de cette façon ?

— Seulement lorsque quelqu'un propose des solutions qui ont l'air excellentes sur un dessin.

— Dans ce cas, nous avons un problème commun.

Je ne répondis pas. Je m'approchai du piano qui se trouvait provisoirement près du mur latéral. L'instrument n'était pas encore prêt à être joué, mais quelques notes suffisaient pour entendre la manière dont l'espace réagissait à sa présence. J'effleurai plusieurs touches, d'abord dans le registre médium, puis dans les graves. Le son se diffusait largement, mais, sur le dernier accord, un brouillage désagréable apparut. Ce n'était pas un problème que l'on pouvait résoudre en se contentant de changer la disposition des instruments.

— Vous entendez ? demandai-je.

— Oui.

— C'est précisément ce que je voudrais limiter.

— Pas uniquement en déplaçant les instruments.

— Je le sais. C'est pour cela que nous sommes ici.

Pendant quelques instants, nous nous sommes regardés par-dessus le couvercle ouvert du piano. Dans ce regard, il n'y avait rien que j'aurais pu qualifier d'hostilité. Plutôt la prudence de deux personnes habituées à prendre leurs décisions selon des critères différents. Moi, je partais de ce que devait entendre une personne assise au dernier rang. Kazimierz, de ce que le bâtiment était capable de restituer sans compromettre sa propre stabilité.

— Placez-vous au milieu de la salle, s'il vous plaît, dit-il. Je vais lancer un signal de test. J'aimerais que vous décriviez les différences entre les trois configurations.

— Un signal de test n'est pas de la musique.

— Non. Mais il nous permettra de distinguer les problèmes liés à la salle de ceux qui dépendent d'une interprétation particulière.

Je descendis de scène et m'installai au septième rang. Kazimierz mit l'appareil en marche. Un bref signal sonore sortit du haut-parleur, suivi d'une série de tonalités de différentes fréquences. Cela ne ressemblait à aucune œuvre que j'aurais jamais eu envie d'écouter, mais le dispositif permettait de repérer les différences dans la réflexion du son. Avec la première configuration, le son était régulier, quoique légèrement trop sec. La deuxième produisait une réflexion nettement plus marquée du côté droit. La troisième offrait davantage d'espace, mais au détriment de la précision.

— La deuxième est à éliminer, dis-je.

— Pourquoi ?

— Parce que, dans cette configuration, les sons vont se superposer. Dans les passages rapides, les cordes perdront leur netteté.

— Et la troisième ?

— Meilleure pour le chœur, moins bonne pour un ensemble de musique de chambre.

— Et la première ?

— La plus sûre. Mais on ne m'a pas invitée à participer à ce projet pour que nous choisissions systématiquement la solution la plus sûre.

Kazimierz éteignit l'appareil.

— Cette phrase risque de nous attirer quelques ennuis.

— Dans ce cas, heureusement que je l'ai prononcée maintenant et non lors de la réunion avec le maître d'ouvrage.

Pendant la demi-heure qui suivit, nous avons vérifié plusieurs autres points. Kazimierz déplaçait le microphone, modifiait le niveau du signal et consignait les résultats. De mon côté, je circulais entre les rangées, m'asseyais à différents endroits, comparais les réflexions sonores et indiquais sur le plan les zones où les différences étaient les plus perceptibles. Nous n'étions pas toujours d'accord sur nos évaluations. Parfois, j'avais l'impression qu'il accordait trop de confiance aux chiffres. À d'autres moments, je devais reconnaître que ma première impression était incomplète.

À un moment, il me demanda de m'installer au dernier rang.

— C'est ici que le résultat sera le moins bon, dit-il.

— Pourquoi ?

— À cause de la géométrie du mur arrière. Une partie de l'énergie sonore revient d'une manière que nous ne pourrons pas corriger en modifiant uniquement la disposition de la scène.

— Et si nous changions les matériaux ?

— Il faudrait alors vérifier ce que nous pouvons faire sans intervenir sur les éléments dont la structure ne doit pas être modifiée.

— Autrement dit, tout n'est pas encore décidé.

— Je n'ai pas dit le contraire.

Je me levai et m'approchai du mur. À plusieurs mètres de hauteur, un fragment de l'ancienne décoration était visible,

partiellement dissimulé par les échafaudages. Les panneaux de bois présentaient différentes nuances. Certains semblaient avoir été remplacés, tandis que d'autres conservaient les traces de nombreuses années d'utilisation.

— J'aimerais que cela reste, dis-je.

— Dans cet état ?

— Si c'est possible.

— Ce n'est pas une réponse technique.

— Tout ce qui compte dans une salle de concert ne peut pas être décrit techniquement.

Il vint se placer à côté de moi, sans se rapprocher excessivement. Il regarda le mur, puis le fragment de décoration.

— Je n'ai pas l'intention de supprimer quelque chose simplement parce que c'est ancien, dit-il. Mais si cet élément compromet la sécurité ou provoque des réflexions incontrôlées, je ne peux pas faire comme si je ne le voyais pas.

— Et s'il existe un moyen de le conserver ?

— Alors je serai le premier à le proposer.

Je tournai la tête vers lui. Sa réponse était calme, dépourvue de toute posture professionnelle. J'étais surprise qu'il n'ait pas essayé de me convaincre en invoquant les règlements. Au lieu de cela, il avait clairement défini une limite tout en laissant la place à la recherche d'une solution.

— Très bien, dis-je. Dans ce cas, je ne partirai pas du principe que votre objectif est de transformer cette salle en une boîte recouverte de matériaux absorbants.

— Et moi, je ne partirai pas du principe que chacune de vos propositions vise à soumettre le bâtiment à votre propre vision.

— Voilà qui ressemble à un progrès.

— Pour un deuxième jour de collaboration, ce n'est pas si mal.

Nous sommes retournés sur scène. Kazimierz déroula un plan plus grand et désigna une zone marquée au crayon rouge. Elle se trouvait sur le côté droit de la salle, à peu près à la hauteur du huitième rang. Un chiffre et une courte annotation figuraient à côté, mais je n'arrivais pas à les déchiffrer depuis l'endroit où je me tenais.

— Qu'y a-t-il ici ? demandai-je.

Pendant un instant, il garda son doigt posé sur le repère.

— Une zone qui nécessite des vérifications supplémentaires.

— À cause des réflexions sonores ?

— Entre autres.

— Avons-nous les résultats ?

— Une partie seulement. Je ne veux pas tirer de conclusions avant la fin des mesures.

Sa réponse ne ressemblait pas à un refus. Plutôt à une limite délibérément posée. Je n'avais pas l'intention d'insister, même si je mémorisai l'emplacement sur le dessin. Si nous devions travailler ensemble, j'avais besoin de savoir exactement où nous en étions. En même temps, je ne voulais pas exiger de lui une réponse qu'il ne considérait pas encore comme définitive.

— D'accord, dis-je. Mais si cette zone a une incidence sur la disposition de l'ensemble, je dois le savoir avant que le plan soit approuvé.

— Bien entendu.

Il ajouta une note dans la marge. Je remarquai qu'à chaque changement de disposition, il consignait non seulement les valeurs obtenues, mais également la raison pour laquelle nous avions effectué la modification. C'était plus important qu'il n'y paraissait. Dans mon travail avec les musiciens, je rencontrais souvent des personnes capables de dire que quelque chose ne fonctionnait pas, mais incapables d'expliquer pourquoi. Kazimierz, au moins, essayait de distinguer l'observation de l'interprétation.

Lors de la mesure suivante, je lui proposai d'inverser l'ordre des opérations. Je voulais commencer par vérifier la position du piano avant de répartir les cordes. Kazimierz protesta d'abord, estimant que les résultats seraient plus difficiles à comparer. Je suggérai donc de consigner séparément les conditions de chaque test. Il ne me fallut pas longtemps pour le convaincre.

— Vous aimez garder le contrôle sur le déroulement du travail, remarqua-t-il pendant que nous déplacions le pied de mesure.

— J'aime savoir pourquoi nous faisons les choses.

— Ce n'est pas toujours la même chose.

— Et vous aimez séparer ces deux notions ?

— Professionnellement, je dois le faire.

— Et dans votre vie privée ?

Il me regarda avec un intérêt manifeste.

— Dans ma vie privée, j'essaie de me rappeler que toutes les conversations ne sont pas des mesures.

Je ne répondis pas immédiatement. C'était la première fois de la journée que notre conversation cessait véritablement de tourner autour de la salle. Pas au point de devenir personnelle, mais suffisamment pour que je perçoive un changement de ton. Je me détournai vers le piano et lui demandai de lancer un autre test.

Avant midi, nous avions déjà obtenu plusieurs résultats utiles. Aucun ne résolvait entièrement le problème, mais ils nous permettaient d'écarter deux configurations et d'en retenir une troisième qui méritait d'être approfondie. Kazimierz résuma les mesures tandis que j'apportais des corrections au plan. Nous avons convenu de ne pas valider la disposition définitive avant de l'avoir testée avec l'ensemble réel. Cela impliquait une répétition supplémentaire, mais j'étais prête à en payer le prix.

— Vendredi ? demandai-je.

— Si nous parvenons à préparer la scène.

— J'ai besoin d'une confirmation avant la fin de la journée.

— Vous l'aurez.

Je refermai mon dossier. Kazimierz rangea ses appareils dans la mallette, puis jeta un nouveau regard au dessin. Pendant un instant, il sembla absent, comme si certains résultats ne correspondaient pas à ses hypothèses précédentes. Lorsqu'il remarqua que je l'observais, il replia la feuille et la glissa dans son rouleau.

— Quelque chose ne va pas ? demandai-je.

— Je dois comparer les résultats d'aujourd'hui avec les mesures précédentes.

— Puis-je consulter le tableau récapitulatif ?

— Quand j'aurai toutes les données.

J'acceptai sa réponse, même si elle ne me satisfaisait pas entièrement.

— Je vous demande simplement de ne pas oublier que nous ne pouvons pas prendre de décisions sur la base de données que nous ne connaissons pas tous les deux.

— Je m'en souviens.

Nous avons quitté la scène presque en même temps. Près de la porte, Kazimierz s'arrêta pour me laisser passer la première. Ce n'était pas un geste qui nécessitait un commentaire, mais je le remarquai. Tout comme je remarquai qu'il n'essaya pas de conclure notre échange par une poignée de main professionnelle ou une promesse que tout finirait par s'arranger.

— À vendredi, madame Ludwika.

— À vendredi, monsieur Kazimierz.

Une fois dans le couloir, je sortis mon téléphone et consultai le message du chef d'orchestre. Il confirmait la composition de l'ensemble et l'heure de la répétition. Je lui répondis que la salle devrait être prête, sans toutefois lui promettre davantage.

Derrière la porte, j'entendis Kazimierz rouvrir sa mallette. Un bref signal électronique retentit, puis le silence retomba. Pendant un instant, j'eus envie de revenir sur mes pas et de lui demander ce qu'il comparait exactement avec les mesures précédentes. Je ne le fis pas. Nous avions établi un

programme et je ne voulais pas commencer notre collaboration en franchissant les limites de l'autre.

Pourtant, tandis que je descendais l'escalier, je ne pensais pas uniquement à l'acoustique. Kazimierz Las n'était pas un homme qui cédait facilement, mais il ne cherchait pas non plus à prouver sa valeur en dominant les autres. Il savait écouter, puis répondre par autre chose qu'un simple acquiescement poli. Il y avait là quelque chose d'attirant, même si je n'avais pas encore l'intention de lui donner un nom.

Pour le moment, j'avais du travail à accomplir. Et un homme avec lequel je devais apprendre à travailler sans perdre ni ma propre voix ni ma patience.

Chapitre 2 - Les règles de la proximité

Le message de Kazimierz arriva le lendemain à dix heures dix-sept.

« La répétition de vendredi est possible. La scène sera accessible à partir de quatorze heures. Nous devons toutefois définir l'ordre des opérations et les modifications que nous pouvons tester sans intervenir sur la structure du bâtiment. »

Je le lus deux fois. Non pas parce qu'il était particulièrement compliqué, mais parce que je m'attendais davantage à une brève confirmation qu'à une nouvelle liste de conditions. Je lui répondis que je pouvais le rencontrer dans l'après-midi pour discuter des détails. J'ajoutai que je souhaitais parler non seulement de la disposition des instruments, mais aussi de la personne qui prendrait les décisions finales concernant la scène.

Sa réponse arriva quelques minutes plus tard.

« Je vous propose de prendre un café en dehors de la salle. Nous pourrons discuter plus facilement sans le bruit des travaux. »

Je gardai mon téléphone dans la main pendant quelques instants. L'invitation était professionnelle, mais sa forme laissait une petite place à l'interprétation. Je n'avais pas l'intention de lui en donner plus qu'elle n'en contenait. J'acceptai le rendez-vous à dix-sept heures, dans un café situé non loin de la place Litewski.

Il me restait encore plusieurs heures de travail. Je relus les partitions, appelai le chef d'orchestre et corrigeai le programme des répétitions. Ensuite, je passai chez moi pour

y déposer le dossier contenant les documents dont je n'aurais pas besoin pendant notre rencontre. Avant de sortir, je restai un instant devant le miroir, à me demander si je devais changer de chemise. Finalement, je n'en fis rien. Je n'allais pas à un rendez-vous galant. J'allais discuter des conditions de notre collaboration avec un homme qui avait tendance à poser des questions auxquelles je n'avais pas toujours envie de répondre.

Le café était petit, avec de hautes fenêtres et des tables suffisamment espacées pour que l'on puisse parler sans avoir à élever la voix. Je choisis une place contre le mur, d'où je pouvais voir l'entrée. Je commandai un thé et sortis mon carnet. Kazimierz arriva quelques minutes après dix-sept heures. Il portait une veste bleu marine sous laquelle dépassait une chemise claire. Il ne ressemblait plus à l'homme qui passait la moitié de sa journée sur un chantier, même si ses mains portaient encore quelques traces discrètes de son travail.

— J'espère que je ne vous dérange pas, dit-il.

— C'est vous qui avez proposé ce rendez-vous.

— Dans ce cas, j'espère que vous ne regrettez pas d'avoir accepté mon invitation.

— Je n'ai pas encore pris ma décision.

Il s'assit en face de moi.

— Je comprends. Il va donc falloir que j'utilise au mieux les cinq premières minutes.

Il commanda un café noir, sans sucre. Lorsque le serveur s'éloigna, il sortit quelques feuilles de son sac et les posa sur la table. Cette fois, il ne s'agissait pas des plans de l'ensemble de la salle, mais d'un tableau présentant les

différentes configurations possibles, accompagné de remarques concernant les contraintes techniques.

— J'ai préparé une proposition, commença-t-il. J'aimerais que nous nous mettions d'accord sur les règles avant de commencer à modifier quoi que ce soit sur la base de quelques essais isolés.

— Je vous écoute.

— Premièrement, aucune des deux parties ne peut approuver seule des changements qui affectent le travail de l'autre. Deuxièmement, toutes les configurations doivent être testées dans des conditions aussi proches que possible de la réalité. Troisièmement, si un problème structurel apparaît, nous ne chercherons pas à le résoudre en rejetant la responsabilité sur quelqu'un d'autre.

— Ce dernier point semble venir d'une expérience personnelle.

— Malheureusement.

Je ne posai pas de question supplémentaire. Je lus plutôt le document. Il était précis, mais il lui manquait un élément.

— Il n'y a rien ici concernant la responsabilité de la disposition définitive de la scène.

— Parce que je ne voulais pas inscrire quelque chose que nous devrions d'abord convenir ensemble.

— Dans ce cas, convenons-en. Vous êtes responsable de la sécurité, de l'acoustique et des possibilités techniques du bâtiment. Je suis responsable de la disposition des interprètes, de la lisibilité des parties musicales et des conditions de travail des musiciens. Aucune des deux parties ne peut modifier le domaine de responsabilité de l'autre sans consultation préalable.

— Je suis d'accord.

— Et encore une chose. Je ne veux pas que mes propositions soient traitées comme un simple élément décoratif ajouté à un projet technique déjà achevé.

Kazimierz posa ses avant-bras sur la table.

— On ne vous a pas invitée pour décorer la scène.

— J'ai déjà rencontré des personnes qui pensaient autrement.

— Je ne suis pas responsable de leur opinion.

Il le dit sans insister excessivement. Il n'essaya pas de me convaincre qu'il serait meilleur que ceux qui l'avaient précédé. C'est précisément ce qui me poussa, pour la première fois depuis le début de notre rencontre, à poser mon stylo.

— Très bien, dis-je. Dans ce cas, j'ai encore besoin d'accéder aux résultats des mesures sur lesquels vous fondez vos décisions.

— Bien entendu. Je vous communiquerai les tableaux concernant les différentes configurations.

— Tous ?

Pendant une fraction de seconde, son regard glissa vers les feuilles.

— Tous ceux qui sont pertinents pour notre travail.

Cette expression ne me plaisait pas. La pertinence était une notion que l'on pouvait facilement utiliser pour écarter des données gênantes.

— Je préférerais juger moi-même de ce qui est pertinent pour ma partie du projet.

— C'est raisonnable. Je préparerai un tableau qui vous permettra de suivre les résultats, plutôt que de vous présenter uniquement les conclusions.

J'acceptai cette réponse. Elle n'était pas parfaite, mais elle contenait une promesse qu'il serait possible de vérifier par la suite.

Nous sommes passés au calendrier. Kazimierz m'expliqua que certains éléments de la salle seraient rendus inaccessibles avant la prochaine phase des travaux. La répétition du vendredi devait donc nous fournir suffisamment de données pour sélectionner deux configurations à approfondir. Je ne voulais pas prendre de décision sous la pression d'une échéance, mais je comprenais que les travaux ne pouvaient pas attendre que je sois entièrement satisfaite.

— J'ai besoin d'au moins deux répétitions avec l'ensemble, dis-je. Une avec la configuration de base et une autre après les corrections. Sinon, nous comparerons des possibilités théoriques à une interprétation réelle.

— Deux répétitions impliquent du temps supplémentaire pour l'équipe.

— Je le sais. Je peux organiser les musiciens en sessions plus courtes.

— Je ne veux pas que le gain de temps compromette la qualité des essais.

— Et moi, je ne veux pas que nous renoncions aux essais simplement parce qu'ils sont difficiles à intégrer au calendrier.

Il garda le silence quelques instants en examinant ses notes.

— Une répétition vendredi, une autre la semaine prochaine. Si nous disposons de suffisamment de données d'ici là, nous préparerons les deux configurations.

— Et si ce n'est pas le cas ?

— Alors nous ne ferons pas semblant d'avoir une réponse.

Cette phrase me plut davantage que je ne voulais l'admettre. Il ne me promettait pas une solution facile. Il reconnaissait simplement qu'il existait des choses qu'il ignorait encore.

— Très bien, dis-je. Mais je veux que nous soyons tous les deux présents pendant les répétitions.

— Je n'avais pas l'intention de déléguer cette tâche à quelqu'un d'autre.

— Et je vous demande de ne pas donner directement d'instructions aux musiciens. Si vous avez besoin d'une modification de la disposition, adressez-vous à moi. Je transmettrai votre demande à l'ensemble.

— Je comprends. De mon côté, je vous demande de ne pas ordonner à l'équipe technique de déplacer des éléments sans m'en parler au préalable.

— Cela, je peux vous le promettre.

— Parfait. Nous avons trouvé un autre terrain d'entente.

Le serveur apporta le café. Kazimierz le remercia, puis déplaça légèrement sa tasse pour qu'elle ne masque pas les documents. Je remarquai qu'il avait l'habitude d'organiser l'espace autour de lui. Sans excès, plutôt comme si chaque objet à sa place lui permettait de penser plus facilement.

— Travaillez-vous toujours de cette façon ? demandai-je.